

## Chapitre 1

Derrière le bar, Xénia la serveuse de l'Acropole essuyait négligemment des verres. Le regard faussement absent, elle observait à la dérobée un homme jeune qui, attablé dans un coin de la salle de restaurant, achevait de déjeuner. Il était seul. Comme tous les jours, il avait déployé devant son assiette un quotidien du matin. Mais contrairement à ses habitudes, il semblait n'accorder aux nouvelles qu'une attention distraite, l'esprit ailleurs.

" Il a l'air bizarre aujourd'hui " se dit Xénia. Le cheveu ébouriffé, le regard vide, la cravate largement dénouée étaient autant de signes qui la confortaient dans son opinion. Où était le jeune professeur posé, élégant, sûr de lui, qu'elle connaissait depuis des années ? Elle le servait avec le respect et la dévotion de l'humble servante qui admire le maître et, chagrinée, elle pensa : " Il fait pitié ! Encore une histoire de femmes !"

Elle le vit se lever pesamment, bien qu'il ait à peine touché à l'excellente moussaka de la cuisinière. Il enfila, par-dessus son costume gris clair, une gabardine couleur mastic qu'il avait suspendue au portemanteau et, son attaché case à la main, se dirigea vers la porte de l'établissement.

Pour la première fois depuis qu'il fréquentait l'Acropole, Xénia dut abandonner sa vaisselle, le rejoindre en quelques souples enjambées et lui signifier discrètement, dans un souffle et avec un sourire contrit de circonstance, qu'il avait omis de payer l'addition ! Le visage rond de son client s'empourpra, sa bouche s'entrouvrit ; il finit par bégayer un " Oh ! Excusez-moi ! " et accompagna la serveuse à la caisse. Cette formalité remplie, il reprit confus le chemin de la porte, salué d'une voix chaude par Xénia qui lui cria pour dominer le brouhaha de la salle : " Bonne après-midi, monsieur Thierry !".

L'air frais de la rue lui fit du bien. En ce lundi 26 octobre le ciel gris de Paris larmoyait et le quartier latin, sous ce crachin, avait revêtu ses habits d'automne : les platanes perdaient leurs feuilles, les passants embarrassés de parapluies presque inutiles se hâtaient vers la station de métro ou d'autobus la plus proche sans un regard pour les vitrines de magasins qui avaient échangé leurs collections d'été pour celles de demi-saison.

Thierry releva le col de son vêtement de pluie, regarda l'arrêt d'autobus tout proche, hésita. Il avait besoin de remettre de l'ordre dans ses idées et préféra regagner son bureau à pied en remontant le boulevard Saint-Michel. A trente-six ans, le baron Thierry de Montavent était encore célibataire et ressemblait à nombre de jeunes loups qui hantent aujourd'hui les couloirs des ministères : sportif, la taille élancée, le cheveu mi-long d'ordinaire sagement peigné, l'air grave, distant mais dénué d'arrogance, l'attitude composée sans être précieuse, le costume simple mais de bonne coupe. Il aurait pu faire carrière dans la diplomatie. Tout l'engageait à choisir cette voie...